
Wendy Ayres-Bennett / Thomas M. Rainsford (edd.), *L'Histoire du français. État des lieux et perspectives* (Histoire et évolution du français, 2), Paris, Classiques Garnier, 2014, 419 p.

Compte rendu par **Laure Grüner** : Université de Neuchâtel, Centre de dialectologie et d'étude du français régional, Avenue DuPeyrou 6, CH-2000 Neuchâtel, E-Mail: laure.gruner@unine.ch

DOI 10.1515/zrp-2016-0099

Ce deuxième volume de la collection « Histoire et évolution du français », co-dirigée par Sophie Prévost et Wendy Ayres-Bennett, également co-éditrice de l'ouvrage avec Thomas Rainsford, rassemble une sélection des actes du premier colloque de la Société Internationale de Diachronie du Français (SIDF). Le livre porte le même titre que le colloque qui a eu lieu à Nancy en 2011 : derrière « L'Histoire du français » se cachent dix-neuf études réparties en trois sections thématiques ; le sous-titre « État des lieux et perspectives » se révèle pour la publication une judicieuse mise en valeur de la nature plurielle de l'ouvrage.¹

¹ En plus des contributions, le livre comporte également : une bibliographie [357–394] rassemblant tous des travaux cités, exception faite des sources propres à chaque article, qui y restent

L'introduction des deux éditeurs [7–18] présente brièvement la SIDF puis apporte un éclairage bienvenu sur contexte général dans lequel s'inscrivent les communications des trois sections : l'« État des lieux » décrit les publications monographiques d'histoire de la langue française récentes, puis présente les équipes de recherches françaises travaillant dans le domaine (leur structure conditionnant visiblement l'orientation de la production scientifique).² Les éditeurs synthétisent ensuite les publications inscrites dans la *Bibliographie linguistique* entre 2009 et 2011, en montrant la prédominance, en linguistique diachronique, des études relatives à la (morpho)syntaxe. La présentation de la section « Méthodologie », mettant en valeur l'apport des ressources numériques, principalement des grands corpus de textes,³ dégage deux tendances dans la numérisation des textes, polarisées entre la numérisation brute des éditions et la « philologie numérique ». Les éditeurs y soulignent également l'apport des textes non littéraires et métalinguistiques pour la connaissance de la langue ancienne. Enfin, la présentation de la section « Approches théoriques » observe la diversité des modèles d'analyses en linguistique diachronique, et relève celles des publications du recueil, notamment la grammaticalisation, la théorie diachronique d'Eugenio Coseriu, ou encore le modèle de Peter Koch [cf. infra].

Thomas Rainsford, qui ouvre la première partie du recueil avec sa contribution *Sur la disparition de l'enclise en français* [21–44], démontre, sur la base de textes littéraires allant du 11^e au 13^e siècle, comment une observation diachronique quantitative apporte une assise à de nouvelles hypothèses sur l'explication de ce phénomène complexe. – La deuxième contribution, *L'ancien français dialectal. Une comparaison du marquage du genre grammatical en anglo-normand et en wallon oriental* de Richard Ingham [45–58], expose que l'irrégularité anglo-normande dans l'accord trouve un parallèle en ancien wallon liégeois. Aussi s'agirait-il en anglo-normand d'un phénomène accusant non pas un apprentissage imparfait de la langue seconde, mais plutôt d'une influence de l'adstrat

attachées ; un index des noms [395–401], qui enregistre les personnalités citées, les auteurs/les auteures de la bibliographie, et, peut-être accidentellement, *Académie française* (mais pas *Accademia della Crusca* ni *Real Academia*) ; un index des notions [403–409], qui se compose des *mots* étudiés, des concepts cités, et de certains sigles bibliographiques (DMF ou FEW, qui renvoient vers des discussions sur ces dictionnaires, mais aussi vers leurs citations bibliographiques — des sigles tels que NCA «Nouveau corpus d'Amsterdam», eux absents de la bibliographie, auraient pu y être explicités) ; des résumés de chaque contribution [411–416].

2 Puisque les éditeurs montrent une sensibilité à cette question, une mention systématisée du rattachement des auteurs/des auteures des contributions aurait pu être intéressante.

3 Les sigles MCVF et SRCMF [13] font référence respectivement aux projets et corpus *Modéliser le changement : les voies du français* : <<http://www.voies.uottawa.ca/>> et *Syntactic Reference Corpus of Medieval French* : <<http://srcmf.org/>>.

germanique, commun aux deux variétés. D'une manière générale l'auteur conteste que l'anglo-normand soit dissident de « la grammaire de l'ancien français commun » [57], et propose que cette variété soit considérée comme une variété diatopique périphérique de « la francophonie médiévale » [45]. – Avec *Une contribution à l'histoire du français écrit. L'étude des « scriptae » médiévales de l'Est* [61–76], Julia Alletsgruber nous offre un aperçu du marquage diatopique des plus anciennes chartes de la Saône-et-Loire et de la Nièvre, d'après un sondage sur les deux corpus réalisés par ses soins.⁴ – Le recueil se poursuit avec la contribution de Jaroslav Štichauer, *La dérivation suffixale nominale en français préclassique et classique. Quelques pistes de réflexion* [77–92]. Cette étude s'intéresse à certains patrons de formation dérivationnelle (surtout les déadjectivaux) en les observant du point de vue de la paradigmatization et de la restructuration des relations lexicales. – Dans *Les questions syntaxiques chez les remarqueurs du XVII^e siècle. Quel apport ?* [93–110], Magali Seijido fait l'inventaire des phénomènes syntaxiques principalement discutés dans son corpus [94]⁵ et montre plus précisément l'apport des remarqueurs sur la question de l'anaphore pronominale. – La contribution de Gilles Siouffi, *Sentiment de la langue et histoire de la langue. Quelques propositions* [111–125], dresse un parcours de l'expression et de la notion de *sentiment de la langue* aux 19^e et 20^e siècle chez les linguistes pour observer quels seraient les apports de cette notion dans les études diachroniques, en plaidant pour « une transversalité encore plus grande entre histoire de la langue à proprement parler, et histoire des représentations, ou des discours au sens large » [122]. – Dans *Lexicographie diachronique du gallo-roman et philologie électronique* [128–136], Joseph Reisdorfer souhaite voir avancer l'informatisation de la lexicographie française et du FEW. Il avance l'idée originale d'un dictionnaire « étymologique et historique du franco-roman », en avisant la communauté scientifique qu'en matière de financement de nouveaux projets « la réflexion doit rester première et l'intendance, en bonne logique, suivra » [135]. – La première partie du recueil se clôt avec la contribution *Dialecto-*

⁴ Ces deux corpus sont depuis publiés dans le cadre du projet « Les plus anciens documents linguistiques de la France » à l'adresse <<http://www.rose.uzh.ch/docling>>.

⁵ En matière de références des textes étudiés, nous doutons qu'un renvoi à une base de données puisse se substituer à des références bibliographiques complètes. Le choix de ne mentionner que l'auteur, le titre et la date du texte soulève chez nous une question d'ordre général : les chercheurs peuvent-ils limiter pour le public la référence des objets qu'ils étudient parce qu'ils en exploitent une version numérisée payante ? Pour revenir à l'article de Magali Seijido, deux des treize ouvrages du corpus sont justement signalés comme absents de la base consultée [95] : il aurait donc été bienvenu d'en offrir les références complètes (nous signalons toutefois que certaines de ses sources, citées dans d'autres contributions, se retrouvent dans la bibliographie générale du recueil).

logie synchronique et diachronique, disciplines complémentaires. Ce que les études dialectales en synchronie peuvent apporter à la linguistique diachronique [137–157]. Andres Kristol, en se basant notamment sur l'usage historique et contemporain du passé simple et de la déclinaison bi-casuelle, montre comment « les dialectes et les français régionaux *développent*, chacun à sa manière, les virtualités offertes par les phases les plus anciennes de l'histoire linguistique commune » [157].

La deuxième partie de l'ouvrage, « Méthodologie », s'ouvre avec *L'importance spécifique de l'« oral représenté » pour la linguistique diachronique* de Christiane Marchello-Nizia [161–174]. L'auteure démontre comment, au sein d'un récit, l'oral représenté est une source pour les traces d'oral innovant [169], notamment avec l'exemple parlant de la structure « possessif + *tres* chier + nom », pistée du 12^e au 15^e siècle, qui se révèle d'abord caractéristique de l'oral représenté avant de gagner le récit [170s.]. – Dans *Histoire et histoire du français. Pour une approche interdisciplinaire des sources médiévales non littéraires* [175–186], Aude Wirth-Jaillard fait remarquer que la domination de la littérature dans les sources étudiées par les linguistes biaise les descriptions diachroniques du français, par exemple dans le domaine du lexique [181] ; l'auteure appelle en outre au rassemblement les historiens, les linguistes et les archivistes pour des éditions interdisciplinaires des sources de la pratique. – Cendrine Pagani-Naudet poursuit en proposant d'exploiter les textes grammaticaux eux-mêmes en tant que témoignages linguistiques dans *La langue des grammairiens est-elle une langue exemplaire ?* [187–198]. – La contribution d'Agnès Steuckardt, *Les dictionnaires anciens : de l'informatisation à l'épistémologie* [199–214], confirme que les requêtes sur un corpus numérisé de dictionnaires des 17^e et 18^e siècles ne peuvent se fonder sur une terminologie contemporaine, et montre l'évolution de la métalangue ancienne et de la perspective descriptive adoptée dans le traitement des emprunts pour les dictionnaires choisis. – Dans l'exploration des dictionnaires informatisés toujours, Corinne Féron, avec son article « *N (être) censé / réputé X* » dans les dictionnaires monolingues (fin du XVII^e–XXI^e siècles) [215–232],⁶ propose de considérer qu'un corpus lexicographique hétérogène (dictionnaires de langue ou encyclopédiques, à exemples forgés ou issus de la littérature) peut être traité d'une part en tant que texte métalinguistique permettant de restituer les trajectoires sémantiques de ces lexèmes, et d'autre part comme source d'occurrences pour les études diachroniques du lexique.⁷ – Valentina Bisconti, dans son article fouillé et

⁶ Les en-têtes des pages impaires de cette partie « *N (être) censé / réputé X* dans les monolingues » seraient à rectifier.

⁷ Si nous voyons bien l'immense intérêt que présentent les études métalxicographiques et épistémologiques de la pratique lexicographique (cf. la contribution suivante), nous sommes

éclairant *La langue française et son histoire dans les dictionnaires du XIX^e siècle. Comment évaluer les méthodes du passé ?* [231–251], questionne l’articulation entre la « dominante épistémologique » [235] des dictionnaires (historique pour Émile Littré, encyclopédique pour Pierre Larousse, logique pour les auteurs du *Dictionnaire général*) et les pratiques lexicographiques, notamment sur les questions de la structuration sémantique des articles et de l’étymologie. – Sabine Lehmann termine la partie « Méthodologie » de l’ouvrage avec son étude sur la *Cohésion et cohérence discursives en diachronie. Mise au point et perspectives* [253–270]. L’auteure propose d’étudier en diachronie l’évolution des structures discursives, ou « plans de texte » [270], régis par le genre textuel.

La troisième partie du recueil, « Approches théoriques », rassemble quatre contributions qui débutent avec *La traduction comme source de changements linguistiques dans l’histoire de la langue française* [273–288]. Mairi McLaughlin révisé le rôle de la traduction dans l’histoire du français avec l’outillage théorique de la traductologie ; sa démarche a pour but l’élaboration d’un « premier modèle de la traduction comme facteur dans le changement linguistique » [275].⁸ – Dans l’article *Grammaticalisation vs pragmaticalisation. Bref retour sur les éléments d’un débat* [289–304], Claire Badiou-Monferran expose l’état de la question en démêlant clairement les conceptions théoriques impliquées, puis exemplifie de façon très convaincante l’indépendance des notions de grammaticalisation et de pragmaticalisation avec l’étude de *donc*. – Thomas Verjans, dans « *Système de possibilités* » et *changement linguistique* [305–320], expose historiquement les positions d’Eugenio Coseriu concernant le changement diachronique et leur intérêt pour l’acquisition, l’innovation, et l’articulation de la synchronie et de la diachronie. – Enfin, le recueil s’achève avec la contribution de Peter Koch, *Phases et charnières. Modéliser l’histoire de la langue (élaboration – standardisation – coiffure – régression)* [321–355] : grâce à la typologie de l’espace conceptionnel-et-médial [323], l’auteur développe un « modèle des *phases et charnières* qui nous permet de systématiser l’histoire des langues différentes et de « rythmer », selon des critères systématiques, l’histoire de n’importe quelle langue [...] » [328]. L’application de ce modèle à la situation gallo-romane septen-

néanmoins dubitative face aux démarches qui, comme ici, font de l’étude diachronique des dictionnaires un substitut à l’étude diachronique de la langue qu’ils décrivent.

8 Cette méthode conduit à des réécritures de l’histoire linguistique, par exemple dans le rapport des langues vernaculaires au latin : « Si la langue source est standardisée – et d’autant plus si elle est morte – elle peut inspirer la codification de la langue cible. Cette variable explique pourquoi le latin a joué un rôle si important dans l’évolution de nombreuses langues à beaucoup de moments historiques différents et ce qui rend cette langue particulière est la durée de sa présence comme langue morte prestigieuse » [285s.].

trionale est particulièrement convaincante, notamment en ce qu'elle déjoue le piège téléologique ou encore recadre la notion de *scripta*. D'un point de vue pédagogique, nous voyons dans ce modèle un outil particulièrement efficace pour intégrer la contingence de la linguistique externe à la linguistique tout court, pour dépasser la question de la périodisation idiosyncrasique (du français ou des autres langues romanes) et surtout répondre au *comment* du changement linguistique diachronique.

En conclusion, nous ne pouvons qu'admirer dans cet ouvrage un effort de rassemblement figurant certainement les ambitions de la SIDF. Si le léger délai entre le colloque et la publication des actes peut créer ponctuellement un décalage entre une contribution et l'état actuel de la question qu'elle traite, c'est une petite faiblesse dont il faut à notre avis se réjouir puisqu'elle prouve l'actualité et le dynamisme des champs de recherche en linguistique diachronique exposés ici.